

Publié dans *Septentrion* 2018/2.

Voir www.onserfdeel.be ou www.onserfdeel.nl.

Mettre la réalité en échec : Menno Wigman (1966-2018)

Menno Wigman était le plus grand poète néerlandais de sa génération. Chérissant «l'agonie romantique», il réunissait des poèmes dans des anthologies, il traduisait, vivant la nuit et souffrant le jour. Tel un poète en résidence, il a séjourné dans un établissement psychiatrique pour écrire à ce sujet. Il a en outre composé des poèmes pour des personnes mortes seules, sans famille, sans office funèbre ni paroles de réconfort. Wigman a étudié le néerlandais à Amsterdam et publié seul une revue dont il rédigeait la totalité des textes sous des pseudonymes décadents tels que Guillaume de Bazelaire ou Arthur von Salis. Il a fait ses débuts en 1997 avec *Zomers stinken alle steden* (L'été toutes les villes puent). En 2001 a paru *Zwart als kaviaar* (Noir comme du caviar), en 2004 *Dit is mijn dag* (Ceci est ma journée). Le recueil *De droefenis van copyrettes* (L'Affliction des copyrettes), publié en 2009, regroupe une sélection de ses poèmes. Il a été traduit en français par Jan H. Mysjkin et Pierre Gallissaires¹. En 2012 il a publié *Mijn naam is Legioen* (Mon nom est légion) et en 2016 *Slordig met geluk* (Nonchalant face au bonheur). En 2014, Wigman a dû faire face à de graves ennuis de santé. Ses problèmes cardiaques lui ont été fatals. Je voudrais lui rendre hommage en commentant l'un de ses poèmes.

Burger King

*Il y avait une époque où j'étais au-dessus de cela,
la bouche pleine de Proust et de Bloem, mais on
ne m'entend plus. Y a-t-il encore un sens
à penser dans une langue qui n'a pas de dents?
Je me retrouve seul. Mes mots ont fait leur temps.*

*Donc je traînasse dans la salle de lecture de la rue
et je feuillette au hasard le Burger King,
comme ça, parce que je vis, parce que je mange
on ne peut plus simple, puis je pars de moi-même.
- Si ce désespoir est notre Walhalla,*

*si c'est ici que la vraie vie se donne à lire,
pour moi ça suffit. Dans cette histoire
tu paies de ta peau, même pas triste,
plutôt étonné que tout ce qui est si bas
et si laid s'affirme si ferme et si fort.²*

Wigman est né des siècles et des siècles trop tard. Plus précisément, près d'un siècle et demi. Ce Baudelaire moderne se voit contraint de vivre dans les polders et les nouveaux lotissements de ce siècle. Rempli de la même «nostalgie tenace» qu'un autre poète néerlandais, Marsman (1899-1940), qui aurait voulu être un guerrier du haut Moyen Âge, celui des croisades et des cathédrales.

Ce faisant, ce dandy reconnaît la faillite de l'érudition classique, de Proust et de J.C. Bloem (1887-1966), l'écrivain qui voulait, avec ses mots, mettre en échec le temps perdu, et le poète néerlandais élégiaque qui mettait en vers de forme fixe la vanité de toutes choses. Leur langue est démodée, à l'agonie. Leur monde aussi. Celui d'aujourd'hui et de maintenant, on le trouve au fast-food. Le poète est issu du passé, mais il traverse le présent absolu. Ce présent est sa salle de lecture. Le *Burger King*, le livre qu'il feuillette, dans lequel il tente de se faire une place. En ce lieu, la vie est basale. Manger, c'est se nourrir. Tout espoir d'une autre existence, plus grandiose et plus passionnée, y est réduit à néant. Le superlatif de ce désespoir est la désespérance. Pourtant, étonnamment, au cœur de cette désespérance, une intuition soudaine surgit. Le Walhalla est le paradis exclusivement réservé à ceux qui sont morts au combat. Le poète est de ceux-là, qui sont aussi les vaincus. Leur noblesse se niche dans l'échec, le fiasco. Le perdant constate, avec surprise et même stupeur, que tout ce qui rend ce présent «bas et laid» semble cependant d'une solidité inébranlable. Est-ce une consolation? Je n'en sais rien. Je sais seulement que c'est bien celui qui vient d'un autre monde et qui en a conscience, qui est le moins étranger au nôtre: c'est lui qui perçoit avec le plus d'acuité la coïncidence sans espoir des choses avec elles-mêmes dans



Menno Wigman (1966-2018)

photo R. de Puy.

l'ici et le maintenant au cœur duquel nous sommes condamnés à vivre, parce qu'il n'y a rien d'autre.

Sauf le langage. Dans tout ce qu'il écrivait, Menno Wigman faisait résonner une voix extrêmement personnelle, à la force ensorcelante. Faites le test. Lisez *Burger King* tout haut pour retrouver la puissance de sa voix. Cette incantation insuffle un certain apaisement. Donc, malgré tout, du réconfort? Non. Laissons le réconfort aux thérapeutes. Plutôt la prise de conscience qu'avec la précision et l'élégance - et que fait un poète sinon célébrer l'élégance précise de la langue, qui ne rapporte rien ? -, il est possible de mettre - un instant - la réalité entre parenthèses, et en échec.

Luc Devoldere
(Tr. N. Michel)

- 1 La traduction française, *L’Affliction des copyrettes*, a paru en 2010 chez Cheyne éditeur, Le Chambon-sur-Lignon (voir *Septentrion*, XL, n° 1, 2011, pp. 94-95).
- 2 Cette traduction, signée Jan H. Mysjkin et Pierre Gallissaires, a paru dans le recueil *L’Affliction des copyrettes*. Voir note 1.